



Patrimoine et Développement du Grand Grenoble



**Une entrée de Grenoble verdoyante,
un site chargé d'histoire**

L'Esplanade, le Jardin des Dauphins, la Porte de France



Une entrée de Grenoble verdoyante, un site chargé d'histoire

L'Esplanade, le Jardin des Dauphins, la Porte de France

- Introduction
- L'Esplanade de la Porte de France à Grenoble
 - La Porte de France
 - Le Port et la Porte de la Roche
 - Le Pont Eiffel de la porte de France
 - Le quai de France
 - Le Jardin des Dauphins



Introduction

L'Esplanade, porte nord-ouest de Grenoble...avant d'entrer sous ce nom dans l'histoire locale, a-t-elle été l'endroit où a été établi le premier pont connu de Cularo ? Quelques historiens aujourd'hui se posent la question ...dont J.Pascal Jospin et Bernard Rémy.

En effet, Lucius Munacius Plancus, dans une lettre adressée en l'an 43 avant JC à Cicéron, dit avoir établi un pont à Cularo pour franchir l'Isère et y avoir laissé une garnison et deux redoutes aux têtes de pont pour le garder.... quel type de pont ? acculé sur les rives, ou pont de bateaux... avec quels matériaux... où exactement... pont aménagé le 16 mai et démonté à son retour le 4 juin...

A la mort de César, que de troubles pour assurer sa succession ! rétablir la République comme le voulait Cicéron, affirmer une autorité qui deviendra impériale, Antoine, Octave, Lépide....

Plancus va à Fréjus pour épauler Lépide, lequel d'ailleurs tournera sa veste, et Plancus reviendra très vite sur ses pas.

Plancus après un séjour à Vienne vient de fonder Lugdunum. Il choisit d'aller au plus court : Tourdan, Moirans, et vers le Trièves, passage obligé par Cularo.

Cularo est une bourgade gauloise blottie au pied du Mont Esson (le Rachais), rive droite - rive gauche de l'Isère... le Drac s'égaie dans la plaine et vient se jeter dans l'Isère à la hauteur du rocher de la « Porte de France ».

Une vieille tradition voudrait que le pont nécessaire pour traverser l'Isère ait été construit à l'emplacement de la passerelle au pied de la Montée Chalemont... est-ce vraiment plausible ?

Munatius Plancus était sûrement un homme de bon sens. Pourquoi aurait-il pris la peine d'escalader le Rabot, de redescendre le raidillon de Chalemont (la « scala montis ») pour traverser l'Isère et se retrouver dans une plaine marécageuse et devoir construire un autre pont (dont il ne parle pas d'ailleurs), vers Claix, pour franchir le Drac.

Une légion romaine, c'est plus de 5000 hommes sans compter la cavalerie et les « impedimenta » que l'on appelle « logistique » de nos jours... ce n'est pas rien à déplacer... et l'espace au pied du Rabot n'est pas grand, la place de la Cymaise n'existe pas encore, l'Isère non endiguée fraternise avec le rocher...

Sans être de grands stratèges, qu'auriez-vous fait à sa place ? venant de Lyon, arrivé à Saint Martin le Vinoux, vous auriez tout simplement traversé l'Isère avant le rocher du Rabot pour longer le Vercors, Sassenage, Comboire vers le Monestier et le col de la Croix Haute, sans avoir à établir un autre pont pour franchir le Drac...

Ainsi est entrée dans l'histoire notre Esplanade en même temps que Grenoble.

Dans la « foulée » de cette réflexion, on peut vraiment se poser la question de la route de Vienne à Chambéry par Cularo. Pour rejoindre Gratianopolis, il fallait bien sûr franchir l'éperon du Rabot en montant le long du coteau de Saint-Martin le Vinoux, ce qui peut se faire sur une distance assez longue et une déclivité relativement apaisée...mais après ? La pente est raide pour rejoindre la passerelle ! aussi le cheminement a du s'établir en pente plus douce en longeant le flan de notre Bastille pour rejoindre l'Isère vers Saint Laurent. Là, il était possible de poursuivre vers les Savoie, ou de franchir l'Isère par un pont, ou un bac et à travers notre « Ile Verte » rejoindre la cité vers l'endroit où sera aménagé la Porte Viennoise (ce qui d'ailleurs justifierait sa localisation). Cela étant,

il est fort possible qu'un « raccourci » ait été emprunté, pour les « piétons », par une passerelle à l'endroit où l'Isère était contrainte (notre passerelle actuelle) et la montée Chalemont pour rejoindre la « voie romaine » à la hauteur de Sainte-Marie d'en Haut.

Nous devons semble-t-il à Saint Hugues la construction à cet endroit d'un (premier ?) pont de pierre ...c'était vers l'an 1100...et la « conquête » de la rive droite s'est faite tout au long du Moyen-âge pour être vraiment incluse dans la ville au milieu du XIV^e siècle par la construction des portes Perrière, Saint-Laurent et Chalemont.

Bien que le Dauphiné soit français depuis le XIV^e siècle, *la route qui mène en France*, - c'est-à-dire de la province vers le royaume, - demeure fortement marquée dans sa toponymie : un quai, un pont, une porte évoquent, aujourd'hui encore, ce lointain passé et cette fidélité sans la moindre faille depuis 1349.



Le Pont de France vers 1850

L'Esplanade de la Porte de France à Grenoble

Le dictionnaire Larousse nous dit qu'une esplanade est un « terrain plat, uni et découvert en avant d'une fortification ou devant un édifice ».

L'Esplanade de la Porte de France à Grenoble répond bien à cette définition :

« plate, unie, découverte,
en avant d'une fortification »

Il y a deux esplanades en France, celle des Invalides à Paris et celle de Grenoble.

**L'Esplanade de la Porte de France à Grenoble est le haut lieu,
précieux au cœur des Grenoblois.**

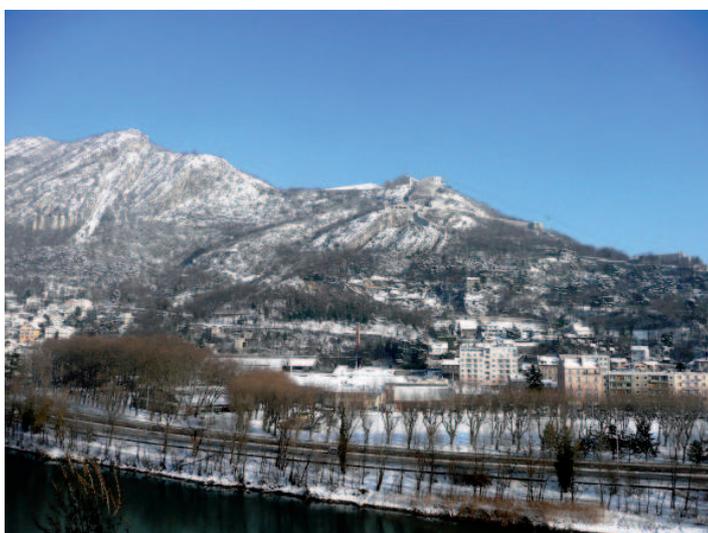
Ce document a pour but de réunir les éléments de son histoire que nous avons retrouvés dans une abondante documentation provenant de différentes sources.



L'Esplanade vue de la Bastille

Créée en 1596, par François de Bonne des Diguières, futur connétable de France, elle a été entretenue par la Ville de Grenoble pendant deux siècles bien qu'elle fût située sur le territoire de la commune de Saint Martin le Vinoux.

La date de 1596 pour la création de cet espace public planté d'arbres hors les murs est notamment mentionnée par Yves Morin dans son Guide d'architecture et d'urbanisme de Grenoble (fasc. 0, éd. par la ville de Grenoble et le Comité de Sauvegarde, sous la direction de R. Bornecque, 1990). On lit p. 43 du tableau chronologique « création de l'esplanade rive droite par Lesdiguières –1596 ». Cette date est parfaitement logique puisque la création d'un passage circulaire et protégé entre l'Isère et le nez de la Bastille remonte à Lesdiguières.



Lorsqu'il agrandit l'enceinte de Grenoble, le 7 février 1656, le Duc DE CRÉQUI de LESDIGUIÈRES, successeur du Connétable, acheta à la commune de Saint Martin le Vinoux, un vaste terrain marécageux situé entre l'actuelle route de Lyon et le bord de l'Isère, en dehors des remparts et de la Porte de France, d'une superficie de « 6 settiers – 200 toises » afin d'y réaliser l'Esplanade. Ce vaste quadrilatère avait, à l'origine, une destination militaire : l'Esplanade devait servir de glacis de protection, en cas d'attaque, de terrain d'exercice en temps de paix et de promenade. Cet emplacement était destiné notamment à recevoir un jeu de mail, précurseur du jeu de boules.

La dénomination d'origine est « le mail », référence aux loisirs appréciés à l'époque (un jeu de mail existe également au château de Vizille par exemple) ; cette orientation sur les loisirs s'est pérennisée jusqu'à nos jours via les jeux de boules (figurés au XVIIIe s. déjà), la foire des Rameaux (et sa jeune dompteuse Gandolfo croquée par la lionne Lydie en 1891 dont la tombe à St-Roch est toujours fleurie par les forains), les chars et parades (nombreuses photographies, y compris éventuellement les manœuvres et parades militaires), les événements sportifs (courses cyclistes ou de chevaux...). A quoi s'ajoute bien sûr le rôle de faubourg extra-muros accueillant à la fois les voyageurs restés dehors (auberges) et les marginaux qu'on préfère éloigner quelque peu (deux tableaux faits par D. Rahoult et Bertier montrent des gitans campant à l'esplanade).



* * *

Description de l'Esplanade de la Porte de France

L'ensemble de la promenade de l'Esplanade présente un terrain irrégulier, ayant environ 5 hectares et 61 ares, divisé en plusieurs parties:

La grande Esplanade

Elle comprend deux parties :

1°) un parallélogramme allongé ayant 346 mètres de longueur sur 97 mètres de largeur, faisant face, au midi, à la Porte de France, ce qui constitue la véritable Esplanade. Cette partie est entourée de lignes d'arbres espacés de six mètres, formant une allée de 13,50 mètres.

2°) Une figure irrégulière gazonnée longue de 346 mètres qui borde l'Isère, qui est plantée de peupliers d'Italie.

La petite Esplanade

Rectangle de 185 mètres de long sur 77 mètres environ de large, joignant l'extrémité nord de l'Esplanade à la route Nationale, qui est planté de neuf rangées d'arbres formant des allées régulières en lignes droites.

La promenade de l'Esplanade était tout d'abord un simple mail. Elle a été successivement agrandie au moyen de terrains conquis sur le lit de l'Isère. L'allée d'arbres qui borde les maisons et jardins, dans la partie côté est, et les cinq premières rangées d'arbres de la petite esplanade, semblent remonter, vu leur grosseur, à une centaine d'années. L'allée d'arbres du côté ouest de la première partie de la grande esplanade, comme aussi les peupliers, n'ont été plantés que vers 1833. Quant aux quatre dernières lignes d'arbres de la petite esplanade, elles ont été plantées de 1846 à 1852.

Cette promenade qui est dans une position magnifique, était très fréquentée. L'épais ombrage, fourni en été par les beaux platanes et les sycomores qui la décorent, attirait beaucoup de promeneurs. Au centre de cette grande esplanade, un grand espace libre (319 m de long sur 70 m de large) servait toute l'année aux exercices militaires de la garnison. De nombreux bancs destinés aux promeneurs étaient répartis sur différents points de la promenade.

Les plantations :

Dès sa création probablement (au plus tard au XVIIIe s.), cet espace comporte une double allée d'arbres (bien visible sur le plan Jouvin de Rochefort établi entre 1680 et 1684 par exemple). Ces alignements font écho visuellement et fonctionnellement à ceux à quatre rangs installés au XVIIe s. le long du cours St-André nouvellement créé. Le cours (circulation mais aussi lieu de promenade voire d'exhibition mondaine) s'articule avec le mail par la « rotule » de la Porte de France (même sans pont à l'époque !). Au XVIIIe s., l'espace triangulaire délimité par le mail et le tracé de la route de Lyon, elle-même arborée, est garni à son tour d'allées d'arbres après 1722 (cf plan dit de Fontanieu, avant 1732). La ceinture arborée rectangulaire autour d'une esplanade vide marque les plans du premier XIXe s., par exemple celui de 1841, alors que la forme en hémicycle est présente à la fin du siècle (cf plan de 1883). En outre, des peupliers ont garni la berge au moins durant le XIXe s.

Le bâti :

En complément des éléments relevés et analysés, il faut mentionner l'importance de la maison dite de Guy Pape, la présence d'une petite fontaine en pierre datée de 1790, l'existence durant plusieurs siècles d'une petite chapelle à l'orée du faubourg. Ce bâti, comme la vue d'ensemble du secteur, est représenté sur bon nombre d'œuvres présentées lors de l'exposition « Grenoble vision d'une ville » du MAE (cf l'ouvrage les publiant). Il faut noter parmi ces figurations les dessins de Haghe (1828) et Rosalba Laurens (1860), les œuvres de Treilhard (seconde moitié XVIIIe s. avec des boulistes !) et de Bertier ainsi que la vue depuis St-Martin-le-Vinoux du chevalier de Bouffret (seconde moitié XIXe s.). Par ailleurs une huile sur toile montre une inondation vue depuis les flancs de la Bastille avec l'esplanade au premier plan (publiée par le catalogue « Le serpent et le dragon – Grenoble et ses deux rivières » de la BMG, 1995).

* * *

Les dates et les évènements qui ont jalonné l'histoire de l'Esplanade

Les digues sont construites à la fin du XVII^e siècle, en application d'une ordonnance qui en exige la construction sur la rive droite de l'Isère, de la Porte de France jusqu'à Moirans.

Un arrêt du Conseil de septembre 1724 fait réserver 20 toises de terrain à l'extérieur des digues pour planter des arbres, ce qui n'eut lieu seulement qu'en 1784.

De 1741 à 1742, la ville fit réparer les dégradations causées par l'inondation de l'Esplanade hors de la Porte de France.

Vers 1752, on mit en vente les arbres, depuis la Porte de France jusqu'à Moirans, sur adjudication de 300 francs, la ville mit des oppositions sur cette vente en ce qui concernait les arbres plantés le long du cours Jomaron (l'Esplanade de la Porte de France).

Le 8 juin 1756, suivant une ordonnance royale, les arbres du cours Jomaron étaient exemptés de cette coupe, étant expliqué que cet emplacement « est destiné à l'exercice des troupes et en promenade publique ».

Le 13 mai 1771 : l'Esplanade de la Porte de France s'appelait autrefois « le cours Jomaron et le Mail ».

Le 24 janvier 1775, la promenade, sur décision des consuls de Grenoble, avait été en partie nivelée et plantée d'arbres.

Le 14 juillet 1790 à l'Esplanade de la Porte de France : **Fête de la Fédération**

Le 15 frimaire an 3 de la République, 1796 : les vieux arbres de l'Esplanade ou du cours de la Porte de France seront coupés pour le chauffage et il sera vérifié ceux qui peuvent être conservés.

Courant de l'année 1806, sous l'administration et la direction de M. RENAULDON, maire de

Grenoble, s'est fait le nivellement de l'Esplanade de la Porte de France. En juin 1816 : 21 des complices de Paul DIDIER, instigateur de la conspiration contre le gouvernement de la Restauration, furent fusillés à l'Esplanade.

La commune de Saint Martin le Vinoux réclama plusieurs fois le terrain de l'Esplanade, comme étant sa propriété et la ville répondait qu'elle possédait cet emplacement de temps immémorial. Cette allégation confirmée en premier lieu par un arrêt du 26 mars 1773, puis définitivement reconnue et consacrée par un nouvel et dernier arrêt de la cour royale de Grenoble en date du 12 avril 1824.

Le décret du 17 avril 1884 consacre son annexion à la ville de Grenoble ainsi que tout le quartier de la Porte de France.

C'est en 1848 que l'Esplanade inaugure sa vocation de lieu de fête populaire, en l'honneur de la proclamation de la République.

Le 15 juin 1864, le colonel commandant la place demande de mettre à sa disposition le terrain de l'Esplanade pour les manœuvres militaires.

En 1870, des baraquements pour les mobilisés y sont installés.

En 1875, furent achevés les travaux de nivellement de l'Esplanade, de même que la plantation de nouveaux arbres.

En 1880, le docteur MARCHAND écrit :

« La promenade de l'Esplanade c'est le «ring», le mail des joueurs de boules qui s'y donnent rendez-vous chaque après-midi.

Cette promenade est située au nord de la ville, en dehors, près de la Porte de France qui est une des entrées monumentales de la ville qui porte une inscription de 1620 rappelant le règne de Louis XIII. »

En 1936, le fossé qui longe le boulevard de l'Esplanade est couvert.



**Bords de l'Isère, le Néron de Charles Bertier 1900
MD 96.19.1**

La Porte de France



Elle a été réalisée en 1620, en même temps que la nouvelle enceinte de Grenoble, dessinée et construite par François de BONNE, duc de Lesdiguières alors gouverneur du Dauphiné. Avant 1620, les Grenoblois pour se rendre à Lyon ou à Vienne, empruntaient la montée de Chalemont, contrôlée par la Porte de Chalemont qui avait été conçue au temps des Dauphins.

Elle s'appuyait alors sur le rocher du Rabot et pendant environ trois siècles elle est restée là entre une petite chapelle et la maison de l'octroi, l'Isère coulant à ses pieds, commandant l'entrée Nord de Grenoble, bien défendue puisque les fortifications descendaient du Fort Rabot jusqu'à l'Isère.

La porte de France est un des derniers restes monumentaux de l'enceinte construite par LESDIGUIÈRES, au début du XVI^e siècle. Malgré l'agrandissement de la ville, elle occupe toujours son emplacement primitif. Elle a été dégagée de ses deux barrières ponts levis.

Une inscription latine au-dessus de l'arc, côté ouest, proclame :

« Louis XIII, roi de France et de Navarre, pieux, heureux, invincible, après avoir réuni la colline de Grenoble à la ville et après avoir terminé ses murs, ses retranchements et ses bâtiments accessoires, élevés par sa prévoyance et les soins de François de Bonne, duc de Lesdiguières, pair et maréchal de France, vice-roi du Dauphiné, a donné à cette porte le nom de Porte royale (1620). »

Il est précisé, à la dernière ligne de cette inscription, que la porte de France fut restaurée en 1847-1848.



Pour accueillir les visiteurs de marque, un extrême soin a été apporté à cette construction que l'on a voulue monumentale et solennelle. Elle reçut un décor soigné, jeux d'appareils et bas-reliefs de Jacob RICHIER.

Jusqu'au début du XX^e siècle, cet ouvrage de défense, que fermaient de solides vantaux, s'appuyait contre le promontoire rocheux du Rabot. On l'en sépara, lorsqu'on élargit la route de Lyon (R.N. 75). On aménagea le carrefour, quand on eut lancé le nouveau pont de la Porte-de-France. On le fit une nouvelle fois, quand on construisit l'amorce de l'autoroute.



Le monument aux morts date d'après la Grande Guerre. Comme toutes les villes de France, Grenoble voulut perpétuer le souvenir des soldats tués dans la terrible hécatombe de 14-18. On discuta longuement et passionnément - ô combien! - pour savoir si l'on devait ou non édifier un monument spécial. Finalement, on décida, en 1929, d'utiliser cette ancienne porte de l'enceinte fortifiée, qui faisait partie du paysage à l'entrée de la ville et qui servait alors d'abri aux mariniers de l'Isère. Les travaux d'aménagement furent réalisés intelligemment, en 1932.

Cette porte de style Louis XIII a été réalisée en pierres noires et blanches avec pilastres et trophées. A l'intérieur, au-dessus des deux grandes arcades, figurent deux fois la même inscription: « 1914-1918, 1939-1945 », flanquée à gauche de « 1951-1955 Tunisie, 1953-1958 Maroc » et, à droite « 1945-1954 Indochine, 1954-1962 Algérie ».



Côté nord, sont inscrits trois noms: « Dardanelles, Syrie, Salonique ».

Côté sud, quatre noms: « Albanie, Crimée, Monastir, Silésie ».

Les deux murs pleins qui se font face sont occupés, de haut en bas, par les noms des morts, classés par année de 1914 à 1926 et par ordre alphabétique pour chacune de ces douze années. On en dénombre 418 en 1914; 477 en 1915; 321 en 1916; 282 en 1917; 235 en 1918, auxquels vinrent s'ajouter ceux qui moururent de leurs blessures après la fin des hostilités: 31 en 1919; 8 en 1920; 2 en 1921 ; 2 en 1922 ; 1 en 1923 ; 3 en 1925 ; 2 en 1926. Au total, 1 722 noms ...

A l'époque, Grenoble était une ville de moins de 80 000 habitants.

Depuis 1973, un autre monument a été édifié dans le parc Paul-Mistral, côté boulevard Clémenceau, à proximité de l'anneau de patinage de vitesse. C'est *l'Esplanade du Souvenir français*.

L'entrée de la ville a été reculée à l'extrémité Nord de l'Esplanade et à cet endroit a été placée une barrière ou porte. En 1881, a été construit le nouveau rempart qui suit le coteau et va rejoindre les anciennes fortifications du fort Rabot.

Port et Porte de La Roche

Autrefois le rocher de la Porte de France s'étendait jusqu'à l'Isère et il est appelé « la Roche » dans les documents anciens.

Le port qui était situé près de ce rocher portait le nom de « Port de La Roche ». Il aurait été construit en 1339 puis agrandi en 1590. Près de ce port se trouvait la porte de La Roche qui devint la porte Perrière. Au pied du Rachais existait, hors de la porte, un petit sentier ou chemin qui subsista jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Le port de La Roche servait avant tout à franchir l'Isère pour accéder à la rive gauche sans avoir à emprunter le « maupas » ce petit chemin malaisé qui rejoignait le quai Perrière, impraticable pour des charrois. Il permettait ainsi de rejoindre la ville sans avoir à franchir le Rabot et à redescendre par la montée Chalemont. Ce n'était pas un « port » au sens commercial du terme, mais plutôt l'accès d'un « bac », le port de la ville se situant au niveau de la place de Bérulle actuelle, doublé par la suite à la Porte de la Graille.

En 1523, dans le voisinage de la Porte de France actuelle, il y avait autrefois une petite chapelle dite « Chapelle Notre Dame de Pitié » ou « chapelle de Sainte Marie du Port de la Roche » qui passait pour être miraculeuse. Cette chapelle fut détruite vers 1590, lors de travaux de fortifications.

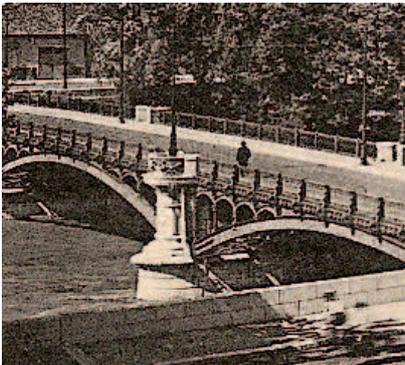
Il est fait mention dans une délibération du Conseil de la Ville de l'année 1530, d'une chapelle de Saint Jérôme et d'une petite maison y attenante, situées aussi près du port de la Roche. En 1650, une autre chapelle sous le même vocable de Sainte Marie a été bâtie près de la Porte de France, au dehors des remparts, elle était visitée principalement par les femmes enceintes. C'était l'endroit où l'on laissait les nouveaux nés que l'on abandonnait.



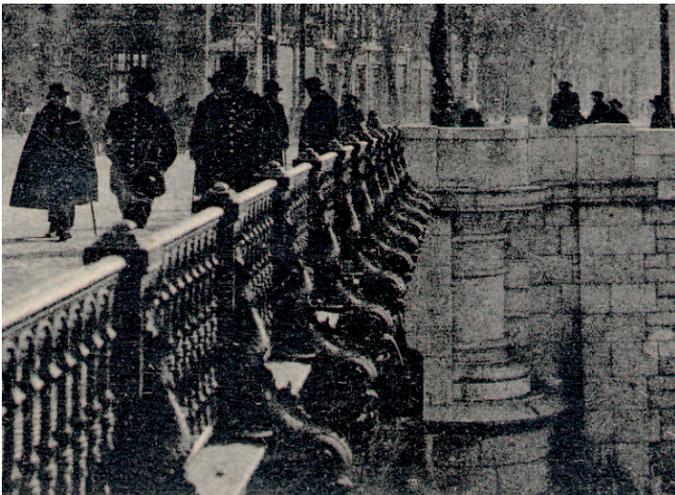
Le pont Eiffel de la Porte de France



Les habitants des quartiers de la gare et du cours Berriat en cette fin du XIX^e siècle réclamaient un pont pour remplacer le bac à traîlle du quai de la graille situé en face de la rue de Villars de Lans pour se rendre rapidement sur la rive droite de l'Isère.



En mai 1881, le conseil municipal de Grenoble étudiait le dossier d'un pont qui enjamberait l'Isère au niveau de la Porte de France. Il fallut attendre 1887 pour que les élus du conseil municipal tranchent entre plusieurs projets et confient à l'ingénieur Gustave EIFFEL l'étude de ce nouveau pont.



L'ingénieur était considéré comme l'un des plus grands spécialistes de son époque de la construction des ouvrages métalliques ; on lui devait entre autre le viaduc de Garabit construit en 1882. En 1889 EIFFEL connaîtra la notoriété mondiale grâce à sa tour construite pour l'exposition universelle de Paris qui, prévue pour durer le temps de la manifestation, est toujours le symbole de Paris et le monument le plus visité de France.

Le Pont Eiffel

Cette même année EIFFEL vint à Grenoble pour établir les plans de l'ouvrage à réaliser. Le 3 décembre 1889, le conseil municipal de la ville donna son accord pour la construction d'un pont métallique selon le projet de Gustave EIFFEL. Le pont fut construit sous son contrôle en quatre ans (1890-1893) et coûta 480 000 francs. Il fut détruit en 1958 pour être remplacé par l'ouvrage actuel. Nous avons perdu, avec sa destruction, un beau fleuron du patrimoine de notre ville. A l'époque, le patrimoine n'était pas la préoccupation principale de nos élus. Heureusement, depuis les mentalités ont évolué et aujourd'hui cette œuvre d'EIFFEL serait protégée.



Le parapet du pont était entièrement métallique et ses piles construites en béton avec les parements en pierre taillées. Il comportait trois arches avec quatre balcons réalisés en pierre sculptée. Ce parapet était orné de soixante-douze dauphins identiques, en fonte de 1,50 mètre de hauteur, réalisés à l'aide d'un moule. Tout permet de croire que ces dauphins furent coulés dans une fonderie grenobloise, peut être chez BOUCHAYER-VIALLET (merci si vous pouvez nous éclairer à ce sujet).



Notre association Patrimoine et Développement du Grand Grenoble - Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble s'est mise à la recherche des dauphins qui furent, au moment de la démolition, en grande partie vendus ou offerts à des grenoblois. A ce jour, sur un total de soixante-douze dauphins, nous en avons retrouvé trente-quatre qui ornent et décorent des propriétés. Leurs propriétaires nous ont permis de les photographier, je tiens à les remercier pour la gentillesse de l'accueil qu'ils nous ont réservé.

Alain Robert

Grâce à la générosité de donateurs et au coup de crayon de membres architectes et décorateurs de notre association, nous préparons le projet d'une fontaine intégrant des dauphins et un balcon de l'ancien ouvrage qui, placée sur la culée de l'ancien pont rive droite de l'Isère en perpétuerait le souvenir.



Quelques dauphins du pont installés chez des particuliers



**Quai de France
culée de l'ancien pont Eiffel, rive droite**

Quai de France

Ce quai, créé en 1840, relie l'Esplanade au quai Perrière. L'étude des documents anciens nous apprend que le rocher qui le surplombe s'étendait autrefois jusqu'à l'Isère ne permettant le cheminement que d'un étroit sentier «Le Maupas».



Le quai de France, gagné sur le rocher, débouche sur la place Aristide Briand où s'élève la Porte de France. Il est relié au boulevard Gambetta par un pont qui enjambe l'Isère. Il doit son nom à la porte du même nom construite en 1620 par Lesdiguières.

Cette porte, de style Louis XIII à décor d'armures, était autrefois attenante au rocher ; elle en a été séparée au cours du XX^e siècle lorsque fut créée la grande route de Lyon. On a fait sauter une partie du rocher.

Au Moyen Age, la seule route de Lyon était la route Chalemont, que l'on ne pouvait emprunter qu'à mulet ou à cheval. Elle passait sous la porte Chalemont à ogive, située derrière le couvent de Sainte-Marie, qui n'existait pas à cette époque. A travers les vignes, elle passait à proximité de la Tour Rabot.

Déjà au début du XVI^e siècle on appelait la montée Chalemont l'« ancien chemin » et on considérait qu'il passait « en lieu fort étroit, mauvoys et dangereux ». On utilisait à cette époque et même au XV^e siècle le chemin du port de la Roche, ce port était situé à proximité de l'actuel pont de France. En somme, on passait entre le rocher et le bord de l'Isère, les remparts de Lesdiguières et la porte de France n'existant pas encore. Un texte de 1522 nous apprend que c'est depuis longtemps que « toutes personnes à pyé et à cheval, charettes, artillerye, marchans et autres allans et venans dela les monts, tant pour nostre service que autrement, souilloient passer par le chemin ». Un débordement de l'Isère et du Drac emporta le chemin de Grenoble à Saint-Robert. Le 27 février 1522, François 1er accorda aux consuls de Grenoble un secours de 500 livres tournois sur le produit des amendes pour le faire réparer. Plus tard, ce chemin du port permettait d'atteindre le pont de pierre, qui fut construit au début du XVII^e siècle à l'emplacement du pont Marius-Gontard actuel. Mais il était assez étroit en raison des rochers qui avançaient près de la rive de l'Isère. En 1757, François Martin, architecte privilégié du roi, inspecteur des pavés et autres ouvrages publics

à la charge de la ville, constate que sur la partie du chemin qui va de la porte de France au pont de pierre, « il reste une partie de rocher qui dépend de MM. du chapitre Notre-Dame qui saille sur l'aire du chemin et déborde le mur de face de la maison voisine plus de 3 pieds sur la longueur d'environ 6 toises ». Il propose de faire sauter cette saillie en ménageant des mines. De cette façon la route aurait au moins 36 pieds de largeur au lieu de 31 qu'elle avait (un pied = 33 cm).

Comme nous l'avons vu plus haut, au milieu du XVIII^e siècle, on met en vente les arbres depuis la Porte de France jusqu'à Moirans. Nous voyons les consuls de Grenoble se dresser comme un seul homme pour sauver ces ombrages, menacés par les prétentions de l'intendant de La Porte. Les administrateurs grenoblois obtinrent un arrêt du Conseil d'État du roi, en date du 8 juin 1756, qui mérite d'être rapporté, car il prouve qu'à cette époque on se souciait déjà du confort des habitants. Il prévoit d'abord que « les arbres plantés aux frais de S. M. dans la largeur de 20 toises de réserve derrière les digues et réparations qui bordent « l'Isère » seront exceptés des adjudications des coupes de bois; il fait commandement aux consuls « d'entretenir à l'avenir ladite plantation et de faire remplacer les arbres qui manquent actuellement et ceux qui pourront manquer dans la suite, à l'effet de conserver l'esplanade servant à l'exercice des troupes et de promenade aux habitants de ladite ville ».

C'est en exécution de cet arrêt qu'il fut passé, en l'an 1757, un traité avec Reynaud Durand pour la plantation de tilleuls sur le chemin de « la porte de France ».

Le quai de France dénommé « quai des Princes » le 19 octobre 1829, des Princes en raison du passage à Grenoble du roi de Naples, du duc d'Orléans, de la duchesse du Berry et d'autres princes et princesses. Il gardera son nom jusqu'en 1849. Il s'étend du pont Marius Gontard au pont de la Porte de France. Il a été planté de marronniers en 1887.

Le quartier de la porte de France est dominé par le Jardin des Dauphins, qui au XVIII^e siècle était le Jardin Dolle, avec toutes ses magnificences, et par les fortifications de la Bastille. Lors de la construction de la porte France, Lesdiguières avait fait aménager ses abords, qui dépendaient de la commune de Saint-Martin-le-Vinoux, il en fut ainsi jusqu'en 1884.

Ce grand administrateur, avait créé une admirable promenade plantée d'arbres. C'est le seul qui soit encore planté d'arbres dans la traversée de Grenoble par l'Isère. Il a été élargi et embelli après la grave inondation de 1859 (crue centenaire).

L'itinéraire qui conduit du Dauphiné en France, à laquelle l'ancienne province est rattachée depuis plus de six siècles, possède donc son quai, sa porte et son pont. Sur la façade de la première maison du quai, une plaque indiquait : « Voiron : 34 km, Rives : 27 km, Bourgoin : 66 km, Saint Marcellin : 51 km.

Une vision fort limitée de la France ... de Lyon il n'en n'était pas question.



En 1903 un magasin militaire a été construit « immeuble de la manutention » au n° 24 du quai de France. La direction des travaux avait été confiée à un capitaine du génie, Zobel. Cet officier distingué sut donner à cet édifice une élégance de style qu'il a été mal aisé de concilier avec la rigidité habituelle de l'architecture militaire.

En 1959, a été édifié un groupe scolaire dénommé « de la Porte de France » comprenant 6 classes et aménagements divers.

Immeuble de la manutention

Le Jardin des Dauphins

Implanté dans les fortifications construites par Lesdiguières, au pied de la Bastille, c'est un lieu de calme et de verdure.

Formé d'une succession de pentes et de terrasses, on chemine à travers les fortifications par un ingénieux système d'escaliers, de tunnels et de ponts pour atteindre le sommet de La Bastille, point culminant de Grenoble. C'est aussi le point de départ du GR9 et de nombreuses autres balades. Il offre un merveilleux panorama sur les sommets du Vercors, les deux croupes du Taillefer, dans le lointain la cime de l'Obiou, les dentelures de Belledonne qui dominent la vallée du Grésivaudan et les cours torrentueux de l'Isère et du Drac.



Sommaire

- Le Jardin des Dauphins qui ne fut jamais leur propriété
- Le Jardin des Dauphins
- Et l'histoire se poursuit ...
- Statue équestre de Philis de la CHARCE
- Le chalet du Jardin des Dauphins
- Le temple des Dauphins

Le Jardin des Dauphins, qui ne fut jamais leur propriété

Texte écrit par Mme M-H. Foix, secrétaire générale du Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble et publié dans la lettre d'information n° 15 de septembre 1982

Humbert II ne pensa même pas à se promener sur le haut de cette falaise lorsqu'il créa le Port de la Roche, dans l'anse que formait l'Isère à ses pieds, il préférait la douceur de Montfleury. Cette roche que l'on n'avait pas encore entamée pour construire les maisons « de la Perrière » plus tard (actuel quai Perrière) descendait jusque dans la rivière. Qui alors créa ce Jardin où ne vint aucun Dauphin?

A travers les buissons qui existaient, il n'y avait qu'un chemin muletier (j'en demande pardon à l'âne de Guy PAPE !). Guy PAPE nous en a laissé le souvenir, car nous savons qu'il l'empruntait pour aller à sa « maison » sur le Rachais. Ce Guy PAPE naquit vers 1402 à St-Symphorien-d'Ozon; il apprit le Droit, en partie dans les grandes Universités italiennes : Pavie et Turin. Il épousa la fille du Président du Conseil Delphinal. Il avait à Grenoble de lourdes fonctions, est-ce pourquoi sa maison sur le Rachais lui ressemblerait? Elle est toute simple et austère mais elle a résisté au temps.

Les « Décisions du Parlement », œuvre de Guy PAPE, fut le premier ouvrage imprimé à Grenoble en 1490.

Quelqu'un d'autre emprunta la route qui aboutissait, plus tard, à la fin du XV^e siècle, à la Montée Chalemont : ce fut LESDIGUIÈRES, pour la prise de Grenoble.

Mais nous n'en sommes pas encore à un « jardin ».

Il faut attendre la ville gaie et militaire du XVIII^e siècle pour qu'un très beau jardin soit créé à l'endroit où il se trouve actuellement. Pierre Léon DOLLE et son cousin RABY avaient des positions politiques « d'Américains de Grenoble ». Ont-elles pesé sur « les scrupules et hésitations » de BARNAVE? Un des parents de sa mère était un important colon ; lui-même l'ami des frères Lameth.

A St-Domingue, le 24 août 1790, il y eut beaucoup de désordre et de discussion. « L'anarchie est partout ». Il y eut des incendies de plantations occupées par les Anglais. Le dernier RABY DU MOREAU retourne aux Iles. Il est massacré sur place, ses fils sont morts. Une fille survit qui revient à Grenoble, retrouve B. Dolle qui faisait partie de la milice bourgeoise de Grenoble; émigré, il meurt obscurément en 1819. Son épouse s'est remariée ensuite avec le Vicomte DE ST-VINCENT



Mais Marc Dolle a une royale existence; il est au « Bal des Trois derniers », au club des Jacobins de Grenoble (décembre 1789). Il est Lieutenant-Colonel dans la Garde Nationale, préside la cérémonie du Champ de Mars (notre, actuelle Esplanade) en mars 1793, puis membre du Comité de surveillance de Grenoble. Il avait été l'un des bourgeois les plus riches de Grenoble en 1780. Ces familles DOLLE et RABY ont installé dans Grenoble « le luxe exotique » dans une ville militaire et parlementaire, mais ville ouverte à l'esprit, aux aventures. DOLLE et RABY sont des « parvenus », mais ils sont du terroir à près et pauvres. Ils se sont intégrés à leur milieu, prodiges mais réalistes, prudents et calculateurs. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle commence à se constituer une grande industrie : aciers, fer, drap, toiles, papiers et gants. Claude PÉRIER fait aussi partie des « nouveaux notables ». Les DOLLE et les RABY ont réveillé la ville au grand commerce. Ils n'étaient pas les premiers mais ils ont fait de Grenoble le centre d'un

marché d'exportation mondiale. Ils ont promu les principes d'une agriculture « nouvelle ». Et l'on sait ce que cela a coûté à Chérubin BEYLE, père de STENDHAL. Mais RABY avait épousé Marie BEYLE, et habitait la place Grenette, non loin du Dr GAGNON.

De St-Domingue « le grand capitalisme » s'est introduit à Grenoble. Pour ces mécènes, ces philosophes, « l'appel Dominicain » fut douloureux et funeste, mais comportait de solides avantages pour le Dauphiné. L'expérience, au-dessus des désastres et de ruines individuelles, donna un enrichissement matériel et intellectuel à la province.

C'est ainsi que, si RABY a laissé une bibliothèque importante, qui fut le fond de celle de l'Académie Delphinale, et que le Docteur GAGNON avait été chargé de répartir, DOLLE pensa à un Jardin. Nous y venons...

Sur la colline du Rachais, il consolida des terrasses, il planta des fleurs et des arbres, il y mit des orangers (en caisses, bien entendu !). Le soir, le Jardin était illuminé, on venait s'y promener : c'est notre actuel Jardin des Dauphins.

Et les illuminations savantes que l'on fit en un beau jour de juillet 1982, cette année aurait été la plus grande joie du créateur de ce Jardin, injustement oublié. Il fut pourtant appelé, pendant longtemps : le Jardin Dolle.

Sans rien enlever aux Dauphins, rendons à César...



Le jardin des Dauphins

(extrait d'un texte de René Fonvieille, Président Fondateur du Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble en 1965, devenu Patrimoine et Développement du Grand Grenoble)

Les rochers sur lesquels furent construits les jardins appartenaient au XV^e siècle au chapitre Notre-Dame. Ils passèrent en diverses mains au cours des siècles. En 1785, leur propriétaire, Prunelle de Lière, avocat au Parlement, les vendit à Jean-Baptiste DOLLE au prix de 2400 livres. L'acte de vente du 7 septembre désigne: « Le terrain, la tour et l'emplacement... au pied de la montagne de la Bastille, contenant 70 toises de long sur 20 toises de large. » La tour, qui dominait au Moyen Age la chapelle de la porte de France, dressait encore à une grande hauteur ses épaisses murailles; de nos jours, ses ruines dépassent à peine la crête du rempart.

C'était un rocher nu que Dolle avait acquis de Prunelle DE LIÈRE, mais situé dans une position admirable.

L'ancien rempart qui, au nord et au couchant, enserrait le rocher, était en mauvais état ; il fut partout réparé, ainsi que les échauguettes. La tour fut surélevée, munie de créneaux, recouverte d'une toiture d'ardoises, surmontée d'un poinçon en métal et d'une girouette.



La surface, qui avait conservé les aspérités et la déclivité du rocher, fut disposée en six terrasses superposées, en partie taillées dans le roc, en partie soutenues par des murailles. Des rampes et des escaliers permettaient d'accéder de l'une à l'autre.

Après ce travail de minage - les ouvriers firent sauter 4000 mètres cubes de pierre -, il fallut recouvrir la roche de terre végétale. Pour s'en procurer on fit une brèche dans le rempart du côté du Rabot et l'on amena plus de deux mille tombereaux.



Les plantations vinrent ensuite : les murs furent tapissés de vignes et d'arbres fruitiers en espaliers; des pins et des sapins furent disposés en massifs ; une vaste tonnelle en charmille fut plantée sur une terrasse ; des corbeilles de rosiers furent disposées un peu partout.

Les balustrades et escaliers furent décorés d'urnes et de statues. Une terrasse fut aménagée pour un jeu de boules, et sur une autre fut installée une balançoire.

Dans la partie élevée, du côté du Rabot, près du rempart, DOLLE demanda à l'ingénieur LESEURRE de construire une maison, qui fut appelée « maison romaine ». Elle fut meublée par HACHE ; une bibliothèque de plus de six cents livres fut fournie par GIROND, libraire.



Près de la maison fut installée une serre chauffée pour les arbustes et plantes exotiques. Une cage voisine abritait un singe. Des orangers, citronniers, grenadiers, cédrats, palmiers, bananiers, fournis par un fleuriste de Gênes, donnaient l'aspect de jardins méditerranéens.

Enfin, J.-B. Dolle avait tenu à avoir un pavillon à la toiture aiguë enluminée de vives couleurs, surmontée de quatre clochetons flanqués de dragons, le tout de style chinois. L'intérieur était luxueusement décoré.

L'entretien des jardins avait exigé la construction de trois grandes citernes, taillées dans le roc, et dissimulées, ainsi que l'aménagement de canalisations.



L'heureux propriétaire, resté célibataire jusqu'en 1791 - il épousa Clotilde VEYRET, fille de Joseph VEYRET, ancien commissaire des Guerres à Grenoble - invitait de nombreux amis ou donnait des fêtes.

Les manifestations les plus somptueuses furent données à l'occasion de la rentrée solennelle du Parlement, les 12 et 20 octobre 1788; il s'agissait de fêter le retour d'exil des magistrats et du premier président Albert DE BÉRULLE.

Les fêtes données par J.-B. DOLLE dans son jardin furent fastueuses. Il suffit de lire les récits contemporains pour s'en convaincre :

« Plus de trois mille lampions disposés avec goût et intelligence, trois cents globes de feu de différentes couleurs



qui dessinaient les rampes du jardin semblèrent, en un instant, transporter le spectateur dans un de ces lieux enchantés, où un coup de baguette créait des palais de diamants et offrait aux regards éblouis toutes les merveilles de la féerie ».

En moins de sept minutes, une tour de fortification, une guérite, les murs du rempart de la ville, un pavillon sur le devant, les rampes d'escaliers, les mouvements apparents des murs de terrasses, tout fut illuminé. Sur une de ces terrasses s'éleva magiquement un ordre d'architecture de 30 pieds de hauteur, composé de sept portiques et terminé par une pyramide à chaque extrémité. Au-dessus des



pilastres étaient posés de beaux vases antiques en transparents, et, dans chacune des pyramides, des vis sans fin de 9 pieds de haut, auxquelles l'action du feu imprimait un mouvement circulaire et non interrompu. Une étoile en transparent de 6 pieds de diamètre, isolée et élevée de 20 pieds au-dessus du jardin, semblait dominer les montagnes. Une musique ravissante ajoutait au charme du spectateur et achevait d'égarer son imagination.

Cette superbe illumination fut précédée d'un feu d'artifice, tiré sur le haut de la tour, où fut placée, immédiatement après, une pyramide en transparent rouge de 20 pieds d'élévation (un pied vaut 33 centimètres).



Vingt-cinq mille personnes, rassemblées en foule sur les quais, sur le pont et dans tous les lieux d'alentour, animaient ce beau spectacle ; les gens distingués en jouirent, à l'abri d'une tente, dans un emplacement préparé pour cet objet, en face du jardin.

Cette fête brillante fut terminée par un magnifique souper que donna J.-B. DOLLE, dans un salon de verdure, orné de guirlandes de fleurs. Ce salon avait été formé pour cet usage derrière les sept portiques qui servaient en même temps à sa décoration.

En temps ordinaire, l'accès de ce jardin était ouvert avec bienveillance aux Grenoblois qui en manifestaient le désir. Les étrangers désiraient le visiter. Ce fut à un point tel que Jean-Baptiste DOLLE fit imprimer des cartes d'entrée pour les visiteurs qui devaient les présenter au jardinier chargé de les introduire et de les accompagner.

Le jour de la Fédération, le 11 avril 1790, une fête dont le faste rappelle celui des manifestations de 1788 fut donnée en l'honneur des députations de plus de trois cents communautés du Dauphiné et des provinces voisines.

Peu de temps après, une mauvaise surprise attendait le propriétaire: il était avisé que le Génie militaire faisait figurer une partie des jardins, celle appelée Château-Feuillet, dans un tracé rectificatif des fortifications de Grenoble, dressé sous la direction du général DE BEYLIÉ. Les efforts de Jean-Baptiste DOLLE pour faire abandonner ce projet furent vains. Il prit alors la décision héroïque de faire don à la nation de Château-Feuillet dans lequel il avait investi 62 366 livres.

Lors de la Terreur, bien que d'idées très libérales, comme son frère Marc qui avait été commandant de la Garde Nationale, Jean-Baptiste DOLLE dut s'exiler. Ses biens furent alors confisqués: l'ensemble des jardins fut pris en charge par les Domaines. Il fut bouleversé par les terrassements, les parapets et les banquettes des ouvrages militaires.

Les fortifications du général HAXO élevées en 1832 y apportèrent de nouvelles modifications. Des bâtiments qui servirent de salles d'artifices, de capsulerie et de fabrication de cartouches furent construits.



Et l'histoire se poursuit...

Le 12 août 1901, la ville de Grenoble racheta le jardin et les arsenaux. Longtemps les grenoblois appelèrent ces terrasses « les jardins Dolle » qui aujourd'hui sont devenues « le Jardin des Dauphins » qui a retrouvé un peu de la splendeur que lui avait donné son créateur.

Il a été aménagé dans son état actuel en 1909 par le Syndicat d'Initiative, avec le concours des hôteliers de Grenoble.

Situé à proximité du centre-ville, il nous offre un panorama magnifique, très ouvert sur nos vallées et nos montagnes : les vallées du Drac et de l'Isère, les chaînes de Belledonne, du Dévoluy, du Vercors et sur la ville de Grenoble. « *Transformé en jardin planté d'essences alpines, en terrasses superposées, avec massifs de verdure et taches de fleurs, il remplit à merveille le but de ses créateurs, qui fut d'intéresser et de charmer le public.* » (C. MULLER, publication dans la presse en 1975).

Le parc fut redessiné par le paysagiste GINET qui, en 1909, a conçu avec une science parfaite le jardin qui s'offre à notre promenade aujourd'hui, planté à l'époque d'édelweiss, de gentianes, de rhododendrons, de myosotis,... La partie inférieure du jardin, aménagée avec de nombreux jeux, résonne des rires des enfants sous le regard de Philis DE LA CHARCE, l'héroïne dauphinoise, qui sur son socle nous accueille à l'entrée.



Philis de la Charce au jardin des Dauphins : les pérégrinations d'une statue



Philis de la CHARCE couvre à nouveau l'entrée du jardin des Dauphins. Sa statue, un temps déposée pour restauration, a désormais repris place, redonnant ainsi leur raison d'être au (faux) rocher servant de piédestal et à la plaque informant le passant : *Philis de la CHARCE, héroïne dauphinoise, 1645-1703*. Ce n'est là que le dernier épisode en date d'une histoire peu banale.



Elle commence en 1899. Le docteur Paul LAURENS, sénateur-maire de Nyons, souhaite offrir une statue à celle qui passa une grande part de son existence dans la ville. Il lance pour cela, à titre privé, une souscription avec pour comité d'honneur les personnalités politiques régionales les plus importantes. Emile LOUBET lui-même, Président de la République, figure parmi les donateurs.



Pour le docteur Laurens, Philis de la CHARCE mérite un tel honneur. Dans sa livraison du 12 septembre 1692, le *Mercure Galant* avait fait connaître à ses lecteurs combien l'intervention de Philis fut déterminante dans le combat opposant les troupes françaises à celles du duc Victor-Amédée II DE SAVOIE, allié de la Ligue d'Augsbourg dans la guerre que celle-ci conduit contre Louis XIV : « *Le zèle qu'a fait paroistre Mademoiselle Philis DE LA CHARSE, nouvelle convertie en Dauphiné, pour le service du Roy, ne doit pas estre oublié. Elle a empêché la désertion des Peuples depuis les environs de Gap jusqu'aux Baronniees. Elle s'est mise à leur teste, a fait couper les ponts, gardé les passages, empêché les Ennemis de pénétrer au-delà de Gap. Cette amazone ayant informé les Généraux de tout ce qu'elle avoit fait, en fut approuvée, & complimentée, & de leur aveu elle fit armer tout ce qu'elle put de monde, pour le service du Roy & la sûreté de la Province. Madame la Marquise de la CHARSE sa mère exhortoit les Peuples de la Plaine à se maintenir dans le devoir, pendant que sa fille résistoit aux Ennemis dans la Montagne.* » Cela vaut à Philis, devenue « *la guerrière Pallas* » chez madame de Sévigné, de voir s'ouvrir les portes



de Versailles. Reçue par le roi, elle reçoit de lui pension. Elle se retirera ensuite à Nyons mais lorsqu'elle s'éteint, sa notoriété est vive encore et *La Gazette de Paris* s'en fait témoin : « *Demoiselle Philis DE LA TOUR DU PIN DE LA CHARCE, qui depuis sa conversion à la Religion Catholique, avait donné autant de preuves de sa piété que son zèle pour le service du Roy en plusieurs occasions, est morte en Dauphiné à l'âge de cinquante-huit ans.* » Le temps n'efface pas

plus sa mémoire. Dans son *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire fait de Philis le modèle de l'amazone et le Second Empire l'honore d'un portrait pour le musée militaire de Versailles.

Les premiers fonds de la souscription aidant, Daniel CAMPAGNE, statuaire parisien, est retenu. Il s'attelle aussitôt à l'exécution d'une œuvre qui sera très remarquée dès sa présentation au Salon

de 1900. La bonne fin du projet allait cependant être contrariée par la mort du docteur Laurens en novembre 1901. Le nouveau maire et son conseil municipal refusent d'assurer la charge d'une



opération que la souscription ne suffit pas à couvrir. On ne sait les raisons de ce refus mais il est possible qu'elles ne soient pas seulement liées à des considérations budgétaires. En fait, on ignore tout de la réalité des faits d'armes prêtés à l'héroïne. Aucun témoignage officiel n'est venu confirmer les propos tenus par le *Mercur Galant* et pour beaucoup, la pension accordée récompense moins une vertu militaire qu'un zèle déployé au service de la religion catholique. Un zèle que le comte DE GRIGNAN ne manque pas de souligner dans une correspondance qui suit de peu le décès de Philis : « Je ne doute pas que le nom et la famille de M. le marquis DE LA CHARCE ne vous soient connus : c'est une maison aussi distinguée par son zèle pour la religion depuis leur conversion qu'elle l'est par sa qualité. Leur exemple jusques ici a soustenu dans cette contrée du Bas-Dauphiné, la Foy des bons catholiques, comme il a été la confusion de ceux qui n'ont fait que semblant de l'estre. (...) Cette famille, monsieur,

vient de perdre Mlle DE LA CHARCE que l'on pouvait regarder comme un espèce d'héroïne et à qui tous les services qu'elle a rendu à la Religion et au Roi dans les premiers mouvements de la conversion des huguenots, avaient attiré des bontés de Sa Majesté, une pension de deux mille francs. »

Quoi qu'il en soit, l'attitude de la municipalité génère un litige entre elle et les héritiers du docteur

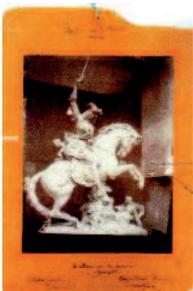


LAURENS, considérés comme les propriétaires de l'œuvre. Ceux-ci entreprennent alors des démarches auprès de la ville de Grenoble pour lui proposer d'acquérir la statue. Les commissions municipales des Beaux-Arts et des Finances émettent un avis favorable et le conservateur du musée en fait une description élogieuse : « le mouvement de l'héroïne, montée sur un cheval qui se cabre, est d'une superbe allure ; l'exécution de cet ouvrage est parfaite jusque dans les moindres détails ; l'ensemble en est très décoratif. » Rien ne s'oppose à une acquisition. Elle est approuvée par délibération en date du 9 octobre 1903.

La statue de Philis quitte donc son garde-meuble parisien. Réceptionnée à Grenoble en juillet 1905, elle est entreposée au Musée dauphinois alors à Sainte-Marie-d'en-Bas, ses dimensions (trois mètres vingt-cinq depuis le sol jusqu'à la main qui tient l'épée) interdisant son entrée au

musée de peinture. Mais il faut encore attendre 1910 pour voir naître le projet de l'installer dans la grande allée d'accès du jardin des Dauphins, probablement à la demande du syndicat d'initiative qui gère alors ce parc public nouvellement aménagé. Et le 4 mai 1913 pour son inauguration officielle en lieu et place où on la trouve aujourd'hui.

Bernard Dangréaux



Le statuaire Daniel Campagne pose avec son oeuvre dans son atelier parisien en 1900

Pour en savoir plus :

☒ Société d'études nyonsaises, *Terre d'Eygues*, 10, 1992.

☒ Bernard Dangréaux, *Une Jeanne d'Arc en Dauphiné ? L'Alpe*, 12, *La montagne au féminin*, Glénat-Musée Dauphinois, 2001, p. 36-41.

Philis de la Tour du Pin de la Charce

signature de Philis de la Tour du Pin de la Charce
(collection particulière)

Le chalet du Jardin des Dauphins

(extrait d'un article de Gilbert COFFANO publié dans le Dauphiné Libéré du 5 juin 2001)



Le Jardin des Dauphins situé près de la Porte de France, accueille un nombreux public. De l'histoire à la faune en passant par une abondante végétation, le Jardin des Dauphins mérite d'être (re)découvert par les touristes et les Grenoblois. Accueilli par la statue équestre de l'héroïne dauphinoise, Philis DE LA CHARCE, le promeneur se retrouve, dès les premiers pas parcourus, au cœur d'une mini-forêt qui restitue une fraîcheur très appréciée les jours de fortes canicules. Chemins de ronde, échauguettes, anciennes fortifications de Vauban, aires de jeux pour enfants, tables d'orientation créées en 1912 par le Touring Club ce France, aires de repos agrémentées de bancs tous les cent mètres, discrets îlots de verdure ..., tout est prévu. Après quelques lacets, on remarque un ancien boulet d'acier scellé dans la roche, vestige du conflit de 1815.



Grenoble porte encore les stigmates du dernier siège militaire qu'elle eut à subir, celui de 1815.

Les boulets autrichiens ont laissé leur empreinte un peu partout, notamment sur l'embrasure en pierre d'une ancienne porte d'entrée de jardin, rue Fourier. Quant à celui encastré dans la roche du Jardin des Dauphins, au pied de la Bastille, il semble avoir été scellé sciemment.



Un peu plus loin, c'est une petite fontaine qui attire l'œil dont la plaque de fonte ornée de deux dauphins précise : «Eau de Grenoble source de Rochefort». Un gage de qualité. Au fil du dénivelé gravi, on s'élève au-dessus de la végétation.

Outre la vue surplombant les centaines d'arbres, c'est un panorama d'une rare beauté qui s'étale devant le promeneur, du massif de Belledonne à l'Oisans, de la cluse de Voreppe au massif du Vercors et bien au-delà.

Une manière différente d'observer Grenoble, son évolution architecturale et urbaine, ses rues taillées au cordeau, ses immeubles Haussmanniens sans oublier le cours de la Libération Général-de-Gaulle, une des plus longues avenues de France.

Tout à dos d'homme

Ce site exceptionnel, dont une partie est classée, ne serait complet si le chalet du Jardin des Dauphins, animé depuis dix ans par Patrick CHIAVÉRINI, n'accueillait avec sympathie une fidèle clientèle et de nombreux touristes. Perchée sur son éperon rocheux au-dessus de la Porte-de-France, la terrasse du chalet domine toute la cuvette grenobloise ! Ce que l'on sait moins, c'est que Patrick du chalet des Dauphins monte lui-même à pied tous les jours l'approvisionnement nécessaire au bon fonctionnement de son restaurant. Un mode de ravitaillement original qui rappelle quelque peu l'ambiance des refuges de montagne (2001).

Toute cette alimentation et autres boissons en tous genres transitent donc par le biais d'un transport largement rodé par Patrick, « à dos d'homme » !

De l'histoire à la flore

Jadis, dans les années 1910, ce parc était une des sorties dominicales préférées des Grenoblois. L'entrée du Jardin des Dauphins était alors payante: «un franc pour l'été, cinquante centimes l'hiver et demi-tarif pour les enfants et les domestiques. Abonnement cinq francs». M. CORILION faisait office de concierge, et tenait la caisse dans une étroite guérite aux tuiles de couleur vernies.

Ce vestige du patrimoine collectif est fort heureusement conservé et classé de nos jours. Parmi le public qui arpente le jardin, nous avons rencontré Berthe TOSCAN DU PLANTIER, une proche parente du célèbre cinéaste Daniel Toscan du Plantier. Berthe affiche avec clairvoyance ses 96 printemps. «Je suis née le 12 juillet 1905 à Corenc, nous dit-elle. De mon temps il n'y avait pas toutes ces voitures dans les rues de Grenoble. On roulait en calèche. Je me souviens, nous allions souvent à La Terrasse en patache. Nous mettions environ trois heures!» Puis Mlle TOSCAN évoque avec nostalgie le Jardin des Dauphins des années 1920 avec ses anciens courts de tennis et les coquettes dames qui se promenaient dans ce parc entièrement fleuri.

Hormis quelques modifications apportées au niveau de sa structure, le jardin a conservé sa vocation originelle à savoir, l'art floral et arboricole. On ne dénombre pas moins de cinquante références d'arbres qui vont des araucarias aux cyprès, des catalpas aux cèdres, des néfliers du Japon aux oliviers d'Europe, sans oublier le symbolique acacia ... Côté massifs de fleurs, les armoises, les verveines, les tabacs d'ornement, les fenouils bronzés, les sauges, les bégonias, les plants de ricin, les buis et beaucoup d'autres variétés sont largement représentées ... Ces hectares de végétation sont entretenus par une équipe de six jardiniers à demeure détachés par les espaces verts de la ville.



Le « Temple » des Dauphins



On est surpris de trouver, à gauche de l'entrée du Jardin des Dauphins, un petit bâtiment de forme rectangulaire avec un portique à pilastres et colonnes à section carrée, défiguré par le temps.

C'est en 1919 que le Syndicat d'Initiative de Grenoble, aujourd'hui Office du Tourisme, lorsqu'il fit le réaménagement du Jardin des Dauphins, a construit cet édifice qui évoque un temple antique, pour installer son siège (le premier en France, il date de 1889).

A l'époque, ce point était central pour le tourisme puisque tous les omnibus, à destination des stations qui débutaient leur expansion, partaient de l'Esplanade.

Depuis, le Syndicat d'Initiative s'est déplacé pour s'adapter aux besoins de la ville qui, elle aussi, se développait et devait faire face à d'autres aménagements. Dans les années 1930, le Syndicat d'Initiative allait donc s'installer au centre-ville (rue Félix Poulat) puis dans la Maison du Tourisme, rue de la République.

Le « Temple des Dauphins » perdit son éclat et fut amputé de son étage ce qui explique son toit plat. Il servit de local à la police et maintenant, abandonné, semble destiné à faire du stockage pour l'entretien du jardin.



Sources

Recherche et documentation

Nous avons regroupé dans ce document des textes conservés dans les archives de l'association Patrimoine et Développement du Grand Grenoble dont nous ne connaissons pas toujours l'origine. Néanmoins pour certains d'entre eux nous connaissons les auteurs :

Gilbert Coffano, Dominique Chancel, Bernard Dangréaux, Mme M-H Foix, ancienne secrétaire générale de notre association, René Fonvieille, président fondateur de notre association, Maurice Fournier, Alain Robert.

Jean Claude Bay a fait une abondante recherche de documents dans nos archives.

Mireille Courteau et Maurice Fournier ont réécrit certains textes pour les adapter à l'ouvrage.

Iconographie

Photos réalisées par Mireille Courteau, Maurice Fournier, André Hardouin, Geneviève Vennereau
Cartes postales prêtées par Alain Robert

Carte IGN de 1711, communiquée par le Service du Patrimoine culturel du Conseil général et publiée avec son accord

Bernard Dangréaux a communiqué les documents relatifs à Philis de la Charce.

Oeuvre peinte de Charles Bertier «Les bords de l'Isère», le Néron» - publiée avec l'accord du Musée Dauphinois

Mise en page faite par Mireille Courteau conseillée par Jean Cognet et Maurice Fournier

Que tous soient remerciés.

Mise en ligne sur notre site Internet en février 2012